

PATRICK McGRATH

TRAUMA

roman traduit de l'américain
par Jocelyn Dupont

ACTES SUD

Pour Maria.

Ma mère tomba en dépression pour la première fois quand j'avais sept ans, et j'eus le sentiment que c'était ma faute. Que j'aurais dû l'empêcher. C'était un an environ avant que mon père ne nous quitte. Il s'appelait Fred Weir. A l'époque il savait être généreux, drôle, expansif – mon frère Walt joue parfois ce rôle –, mais les signes d'une explosion imminente étaient déjà là, perceptibles à mes yeux sinon à d'autres. Et puis il y avait eu les accès de colère, les départs furieux, les portes claquées à l'autre bout du couloir et les silences assourdissants qui suivaient. Mais j'arrivais à les contrecarrer. En faisant l'idiot ou le bébé, je cherchais à le distraire de cette vague d'ennui et de frustration qu'il devait sentir monter en lui, pris au piège dans le climat conjugal étouffant que ma mère aimait entretenir. Plus tard, lorsqu'elle commença à écrire, la seule atmosphère qu'elle parvenait encore à entretenir était baignée de respectabilité sordide, d'alcool et de noirceur. Mais mon père était alors parti depuis longtemps.

A l'époque, nous vivions dans l'inconfort d'un vaste appartement miteux de la 87^e Rue, que mon frère et sa famille occupent aujourd'hui. Je n'ai jamais contesté la légitimité de Walt à s'y installer après la mort de ma mère, et j'ai même fini par accepter qu'à moi, elle ne m'ait rien laissé. En réalité,

cela m'amuse que, d'outre-tombe, elle m'ait jeté cette dernière insulte au visage. Il était plus logique que Walt hérite de l'appartement, il a une famille nombreuse et je vis seul ; pourtant, en vérité, Walt n'en avait nullement besoin. Walt était un homme riche – Walter Weir, le peintre ? Mais je n'éprouve aucun ressentiment ; toutefois, ceci étant dit, ou plutôt si un de mes patients me le disait, je ne manquerais pas de déceler la colère tapie derrière ces mots. Je m'emploierais alors à extraire la vérité, la ferais remonter à la surface pour que nous puissions tous deux la regarder droit dans les yeux : *Vous détestiez votre mère et vous la détestez toujours !*

Vous l'aurez maintenant deviné, je suis psychiatre. J'ai fait ma profession de ce que vous faites naturellement pour ceux que vous aimez, ceux dont le bien-être vous incombe. Pendant de nombreuses années, j'avais un cabinet sur Park Avenue, ce qui, en réalité, est moins impressionnant qu'il n'y paraît. Le loyer n'était pas élevé, mes honoraires non plus. Je travaillais principalement avec des victimes de traumatismes, ceux qui, d'entre tous les déséquilibrés mentaux qui peuplent la ville de New York, ressentent de la manière la plus aiguë que nous leur sommes redevables pour les souffrances qu'ils ont endurées. Ce qui fait d'eux de mauvais payeurs. J'ai choisi cette voie à cause de ma mère, et je ne suis pas le seul. Ce sont nos mères qui poussent la grande majorité d'entre nous vers la psychiatrie, généralement parce que nous leur avons failli.

Souvent, quand on m'envoie un patient, une fois passées les questions préliminaires, et qu'il, ou plus généralement elle, commence à se sentir à l'aise, la question est la suivante :

— Par où voulez-vous que je commence ?

— Dites-moi simplement à quoi vous pensez.

— A rien.

— A quoi pensiez-vous en venant à ce rendez-vous ?

Et nous voilà lancés. J'écoute. De prime abord, la profession que j'exerce pourrait sembler convenir à un tempérament passif. Mais ne soyez pas trop prompt à penser que le pouvoir ne nous intéresse pas. Je suis assis là, à réfléchir, tandis que vous me révélez vos pensées ; par mes soupirs, mes grognements et mes interruptions occasionnelles, je vous amène vers ce que je considère être le noyau dur, la substance de votre problème. Cette démarche n'a rien de scientifique. Non, ce qui me permet de toucher au cœur de votre expérience affective, c'est une intuition fondée sur quelques années de pratique, de lecture et d'introspection ciblée, guère plus. En d'autres termes, une pratique artistique.

Ma mère avait fini par recouvrer la santé, mais la corrélation entre la dépression et la colère est forte. D'une certaine manière, la colère ne l'avait jamais quittée. Bien entendu, elle était dirigée contre mon père. J'ai un souvenir très précis du jour où je pris conscience pour la toute première fois de la dynamique d'apathie et de fureur à laquelle mes parents étaient soumis. Fred nous avait emmenés déjeuner, Walter et moi ; ça lui arrivait de temps en temps quand il était en ville et qu'il se rappelait qu'il était le père de deux garçons qui habitaient la 87^e Rue. Pour moi, ces moments-là étaient toujours stressants, à commencer par le trajet en taxi pour rejoindre un grill de l'East Side, même si, tout bien réfléchi, n'importe quel moment passé avec mon père était source d'angoisse. Un été, il nous avait emmenés en voiture dans le Nord de l'Etat de New York, jusqu'à un hôtel dans les Catskill, un trajet

infernale au cours duquel j'avais dû rester assis à l'arrière de la Buick pendant des heures interminables à côté de Walt tandis que nous traversions ces montagnes, interminables elles aussi, dans une ambiance explosive –

Fred Weir était encore bel homme à l'époque : carrure d'athlète, sourire charmeur, cheveux bruns plaqués en arrière contre son crâne et ses tempes hautes. Il donnait l'impression d'avoir réussi dans la vie, même si ce n'était pas vrai, et quand il nous emmenait déjeuner, j'étais émerveillé par le ton péremptoire sur lequel il s'adressait aux serveurs, ces hommes pressés au visage fermé, vêtus de tabliers blancs amidonnés qui, dans cette salle pour adultes, avec ses boiseries et sa fumée de cigare, intimidaient profondément l'adolescent nerveux et dégingandé que j'étais. La présence de couteaux à viande au manche de bois épais et à la lame dentée bien aiguisée n'aidait guère à apaiser mon angoisse, pas plus que l'espèce de chariot diabolique fumant que poussait un homme râblé à la moustache fine, qui, d'un grand geste théâtral, pointait son couteau brillant vers la viande pour que je lui indique où la découper.

Quand Fred commençait à s'ennuyer et faisait mine de vouloir l'addition, Walt lui demandait des conseils pour des placements financiers, prétendant disposer de fonds considérables à l'abri quelque part. Walt manifestait toujours plus de curiosité que moi à l'égard de mon père. Petit garçon, il était intrigué par ce qui se passait dans la chambre de nos parents, quand ils la partageaient. Il voulait y entrer et savoir ce qu'ils y *faisaient*.

Maman était désespérée chaque fois que nous rentrions de ces excursions. En notre absence, elle avait pris conscience du risque de voir Fred exercer sur ses fils une influence plus grande que la

sienne et de nous perdre nous aussi. Il me revenait de l'assurer de notre amour et de notre loyauté. Elle me comblait alors d'affection pendant un moment, avant de se lasser et de traverser le hall pour regagner son bureau. Lorsque j'entendais la porte se fermer, puis le *tap-tap-tap* de la machine à écrire, je savais qu'elle ne ressortirait pas avant l'heure de son premier cocktail. Le bruit de la machine me rassurait. Si elle tapait à la machine, c'était qu'elle ne pleurait pas, même si, plus tard, elle apprit à faire les deux à la fois.

Mais je me souviens d'un jour où elle ne nous attendait pas en haut des escaliers à notre retour à l'appartement. C'était inhabituel. A peine rentrés, nous l'avions entendue pleurer dans la chambre. C'était pathétique. Walter m'avait dit qu'il ne restait pas, que j'étais libre de faire ce que je voulais. Je me revois parfaitement à cet instant-là. Le choix était simple. Je pouvais soit quitter l'appartement avec lui et aller passer une heure ou deux à Central Park, soit frapper à la porte de ma mère pour lui demander ce qui n'allait pas. Je me rappelle m'être assis dans le fauteuil de l'entrée, à côté de la table basse où était posé le téléphone et sur laquelle elle laissait toujours ses clés, sous le miroir où elle arrangeait sa coiffure.

— Je ne t'attends pas, m'avait dit Walter depuis la porte d'entrée.

Une bourrasque soudaine de désespoir nous parvint depuis la chambre.

— Je crois que je vais rester.

— Comme tu veux, avait-il dit, avant de fermer la porte derrière lui.

J'étais resté assis une minute de plus dans l'entrée, puis j'avais lentement pris la direction de la chambre. Ainsi naissent les psychiatres.

La plus grande partie de mon enfance et de mon adolescence obéit à ce schéma. J'avais du mal à me faire des amis, et me satisfaisais bien plus de la compagnie d'un livre que de celle de mes semblables. Walter, à l'inverse, était du genre grégaire ; il ramenait souvent des copains à l'appartement. Ça faisait plaisir à ma mère, même si, lors de ses épisodes dépressifs, elle se retirait dans sa chambre. Dans ces moments-là, je tolérais mal le bruit que faisaient les amis de Walter. Je me rappelle un jour avoir fait irruption dans le salon pour leur demander de baisser d'un ton car maman se reposait. Ils étaient en train de danser sur du Bill Haley. Walter devait avoir dix-sept ans, j'en avais trois de moins. Je me souviens que, lorsqu'il avait éteint le tourne-disque, ils s'étaient tous mis à me fixer du regard. Ils étaient six ou sept, des gamins plus âgés que moi que j'avais croisés dans les couloirs de notre lycée dans l'Upper West Side.

— Quoi ? dit Walter.

Si maman n'avait pas été en train d'essayer de dormir, je crois que je me serais enfui.

— J'ai dit : Je pense qu'il faudrait baisser le son.

Ils me toisaient tous, en silence. C'était une manière de se moquer de moi.

— Pardon ?

— Baisse le son ! Elle essaie de dormir !

Il échangea un regard avec les autres et répéta mes paroles sur un ton solennel. Ils éclatèrent de rire, se tapant les cuisses, hurlant comme des hyènes. Ils mugissaient, le cou tendu, tout ça dans le but de me ridiculiser. Puis la porte de la chambre de maman s'entrouvrit au fond du couloir et elle se traîna jusqu'au salon en bâillant. Elle était pieds nus, en robe de chambre, les cheveux en bataille. On était au beau milieu de l'après-midi et j'avais honte pour elle devant les amis de Walter, soudain

silencieux. Debout dans l'encadrement de la porte du salon, elle demanda ce qui se passait. Walter lui expliqua. Elle était encore à moitié endormie. Elle se tourna vers moi.

— Mais enfin Charlie, j'étais seulement en train de lire. Amusez-vous, mes enfants, ça m'est égal.

Elle regagna sa chambre en faisant un petit geste de la main ; je quittai l'appartement, mortifié.

Rentré à New York à la fin de mon internat à John Hopkins, je ne retournai pas vivre dans l'appartement de la 87^e Rue. Maman m'avait dit qu'elle ne m'y voulait pas. Qu'elle avait besoin de silence pour écrire. J'avais compris le message. Malgré les apparences, elle ne me rejetait pas ; elle m'avait par ailleurs donné un nouveau jeu de clés. Ne me quitte pas, c'était ça le message. Les antidépresseurs la maintenaient dans un état stable mais il lui arrivait parfois de rechuter brutalement, d'un seul coup, et je redevais alors celui dont elle avait besoin.

C'était ce qui s'était passé lors du remariage de Fred, avec une femme beaucoup plus jeune que lui ; maman n'arrivait pas à encaisser le coup. Je savais depuis longtemps qu'elle l'aimait encore. Malgré le mépris piquant qu'elle lui réservait – “Quel porc”, crachait-elle –, tous ceux qui la connaissaient bien savaient qu'elle avait toujours des sentiments très forts pour ce minable. Elle avait brossé des portraits à peine voilés de lui dans les deux romans qu'elle avait publiés ces années-là, et la posture de l'auteure vis-à-vis de ses personnages coureurs de jupons un peu tordus dissimulait mal l'affection qu'elle lui portait. Mais son remariage fut un choc pour elle et, comme je le craignais, elle rechuta aussitôt. Je me rendis à l'appartement dès que j'en eus vent.